

INTERVIEW EXCLUSIVE DE JONATHAN LITTELL

PASCAL KRAMER POUR LE BICE - 15.11.16

Le BICE : Vous enquêtez depuis plusieurs années sur la LRA, un mouvement rebelle connu pour ses enlèvements massifs d'enfants. Pourquoi avoir choisi de revenir sur la question des enfants soldats ?

Jonathan Littell : J'ai en effet écrit plusieurs reportages pour *M*, le Magazine du Monde sur le sujet. Mais ils concernaient plutôt les déprédations actuelles de la LRA et les opérations anti-LRA en cours que le cœur du sujet, à savoir le vécu et le rapport à la responsabilité personnelles d'enfants enlevés très jeunes et forcés de commettre des atrocités. Il me semblait qu'il fallait donc aller plus loin, et la LRA est l'un des meilleurs « cas d'école » pour une telle recherche.

Pourquoi avoir choisi de la traiter au moyen non plus de l'écriture, mais de la réalisation ?

J. L. : Cela faisait longtemps que je souhaitais me mettre au cinéma. L'opportunité s'étant présentée, il me semblait que ce sujet conviendrait parfaitement. On sait depuis *Shoah*, *S21*, *The Act of Killing* à quel point la mémoire est autant affaire de corps que de discours. Cela, seule l'image peut le rendre.

Dans un de vos reportages pour le M, vous dites que les ex-enfants soldats interrogés niaient les crimes commis. Comment avez-vous pu convaincre vos protagonistes de revenir sur les lieux de leurs exactions ?

J. L. : Chaque personne avec qui nous avons travaillé est allée jusqu'au point où elle le souhaitait, et pas au-delà. Mike, par exemple, ne parle jamais de crimes, uniquement de combats, et se cantonne dans une posture assez confortable d'« ancien combattant ». Avec Geoffrey, nous avons eu la chance de trouver quelqu'un prêt à aller jusqu'au bout, à affronter tous ses démons et à parler de tout. >>>



Il faut aussi faire remarquer que les anciens LRA que j'ai interviewés au Congo en 2010 et 2011 étaient sortis du bush depuis peu, que les souvenirs étaient encore très frais et partant, douloureux. Les gens que j'ai filmés, dans *Wrong Elements*, sont sortis du bush il y a dix ou douze ans, et ont en outre bénéficiés non seulement d'une amnistie formelle, mais aussi d'un processus de réhabilitation. Enfin, cela fait une décennie que la société acholie confronte ouvertement cette histoire dramatique, confortant dans le discours public la position de « victime » des enfants enrôlés de force. Ce n'est pas le cas au Congo, dans les communautés encore très récemment affectées par la LRA.

Vous leur faites rejouer notamment la « cérémonie d'enrôlement » dans la LRA où on leur dit qu'ils vont se battre pour une cause. Des groupes armés aussi violents ont donc besoin d'une justification morale ?

J. L. : C'est une erreur terrible de considérer que le fait qu'ils utilisent des méthodes atroces veut dire que des groupes comme la LRA n'ont pas de visées politiques. Depuis le début du conflit, en outre, le gouvernement ougandais a cherché sciemment à dépolitiser le conflit, à peindre la LRA comme une armée de fous sans buts autres que la violence pour la violence.

Or, c'est faux. Une rébellion acholie contre le pouvoir de Yoweri Museveni, la LRA a bénéficié, les premières années du moins, d'un fort soutien politique de la société acholie. Ses hommes avaient le sentiment de se battre pour une cause juste. Plus tard, lorsque Kony a choisi d'enrôler de façon massive des adolescents, le discours politique (et religieux) de Kony faisait, avec la terreur exercée contre eux, partie intrinsèque de leur processus d'endoctrinement. La plupart d'entre eux ont fini par y croire et adhérer aux buts et aux objectifs de Kony, qui étaient de prendre le pouvoir en Ouganda pour protéger le peuple acholi.

Alors qu'ils ont vécu dans la violence dès le plus jeune âge, vos protagonistes ont conscience du bien et du mal. D'où vient cette conscience ? Est-ce cela qui les aide à se reconstruire ensuite ?

J. L. : Cette question ne me semble pas tout à fait pertinente. Je pense que **tout le monde, non seulement a le sentiment du bien et du mal, mais pense faire le bien. Ce n'est pas parce que leur jugement du bien et du mal diffère du votre, ou du mien, qu'il n'en est pas moins un jugement réel.** Personne ne fait le mal pour faire le mal, à la Iago, ça n'existe pas, même chez les Nazis ou les Staliniens.

Lors du tournage, un des sous-lieutenants de la LRA, Dominic Ongwen, rend les armes. Compte tenu de son grade, il n'est pas amnistié mais présenté devant la Cour pénale internationale. A partir de quand un enfant enrôlé à 10 ans devient-il coupable de ses crimes ?

J. L. : Il n'y a aucune norme universelle en la matière. La CPI émettra un jugement, et une peine, qui vaudra dans son propre cadre juridique. Le gouvernement ougandais, qui a amnistié tous les anciens LRA en bloc – qu'ils aient été enlevés, comme Ongwen, ou volontaires, il faut le préciser –, a mis en place un autre cadre. Ce n'est pas à moi de juger lequel est meilleur. >>>



Vos protagonistes ont été bien reçus par les leurs après avoir fui la LRA. Est-ce une exception ? Que deviennent les enfants démobilisés qui sont rejetés par leur famille ou qui n'en ont plus ?

J. L. : Tous les cas de figure existent. Je dirai que généralement, les anciens LRA sont bien acceptés par leurs familles – si la famille proche est morte, cela vaut, généralement encore une fois, pour la famille étendue, le clan.

Mais les femmes ont plus de problèmes que les hommes : très souvent, même si un nouveau mari les accepte avec leurs enfants nés dans le bush, ceux-ci, par peur du cen (contamination spirituelle polluante), sont craints et rejetés par la famille du mari. Ceci entraîne de nombreux conflits, des divorces, et parfois même des meurtres. Certains, comme Lapisa, souffrent de ce que nous, dans notre idiome occidental, appellerions *Post-Traumatic Stress Disorder*. Ils sont nombreux, encore une fois, pour des raisons culturelles, surtout parmi les femmes.

Lors de votre reportage en 2010, la LRA était constituée de groupuscules aux abois. Quelle est sa situation aujourd'hui ? Y a-t-il toujours des enlèvements d'enfants ?

J. L. : Oui. Le groupe « original » est réduit à moins d'une centaine de combattants, mais continue d'enlever des adolescents au Darfour, au Sud Soudan, en RCA, et en RDC. Mais les chiffres ont très fortement diminués, même depuis 2011.

Lors d'une présentation du film à Kampala, Geoffrey a dit qu'aujourd'hui, il se sent en paix avec lui-même. Comment se construit cette paix ?

J. L. : Je pense qu'il vaudrait mieux laisser Geoffrey lui-même répondre à cette question.

La jeune Nighty a dit quant à elle qu'avec ce film « le monde entier va savoir ». Ces enfants ont-ils besoin d'une reconnaissance de ce qu'ils ont souffert ? Se vivent-ils comme des victimes ?

J. L. : La reconnaissance semble en effet importante. Quant à la question de la victimisation, la société acholie en entier, comme je l'ai dit plus haut, les considère comme des victimes, et le leur dit. Il s'agit là d'une approche et d'une décision politique et humanitaire autant que morale.

Geoffrey et vous-mêmes avez également évoqué le danger que représente cette génération d'enfants élevés dans la violence et privés d'éducation. Qu'est-ce qui est entrepris pour apporter un soutien et une éducation à ces enfants ?

J. L. : Pour le moment, pas grand chose. C'est un réel problème. .

